

# Musique

## Brian Wilson, en concert exceptionnel à Paris

Le génie des Beach Boys livre enfin sur scène son album "Smile", disque maudit.

# La symphonie inachevée

« Je crois que je n'étais pas fait pour cette époque », gémissait en 1966 la voix désenchantée de Brian Wilson dans *Pet Sounds*, son chef-d'œuvre. Il avait alors 24 ans. Le temps présent, réputé frileux, offre à cet homme aujourd'hui sexagénaire, et revenu d'une traversée du désert émaillée déjà de « retours » diversement probants, la plus singulière des revanches : la restauration en public de *Smile*, autre chef-d'œuvre, mais maudit celui-là. Instauration plutôt, puisque ce monument présumé n'a jamais été que ruines, fantôme, fiction. Trente-sept ans après sa sortie prévue, l'album *Smile* n'existe toujours pas. C'est donc étreint d'une douce fébrilité qu'on traverse le Waterloo Bridge cinglé par la bise pour se rendre au Royal Festival Hall, où se presse tout ce que Londres compte de fans des Beach Boys.

Faut-il le rappeler, Brian Wilson fut le Beach Boy numéro un. Seuls les progrès récents de la science du rock ont permis, hors les cercles initiés, de vraiment détacher du groupe archiconnu son génie mésestimé. Longtemps on dut batailler pour qu'enfin Brian, fondu dans la fratrie Wilson, elle-même intégrée au collectif Beach Boys, lui-même réduit à une image de Malibu (chemisettes rayées,

planches de surf, blondes à gogo), ne soit pas forcément assimilé au puéril « ba-ba-ba » détourné par une pub pour du fromage.

De nos jours, *Pet Sounds* figure à tous les palmarès, et on sait à qui en revient le mérite. A Londres, l'hommage au maître pop emprunte une salle prestigieuse réservée d'habitude aux grands chefs d'orchestre. Leonard Bernstein y passait dès 1959. Sept ans après, en novembre 1966, le même Bernstein, à la télévision américaine, apporte sa caution à un jeune musicien encore joufflu en quête de reconnaissance : ce jour-là, Brian Wilson joue, seul au piano, *Surf's up*. Pièce d'une beauté douloureuse, à mille lieues des entêtants refrains qui louaient les plaisirs de la plage. Morceau à venir d'un album qui s'est d'abord intitulé *Dumb Angel* (l'ange bête). Capitol, la maison de disques, annonce *Smile* pour janvier 1967. Des pochettes sont imprimées, la radio diffuse des spots euphoriques.

L'enjeu, pour Brian, est de faire mieux que *Pet Sounds*. Il vient de passer des mois sur le single *Good Vibrations*, tube céleste mais aussi somme inouïe de collage et de mixage. Compositeur unique des Beach Boys, il n'accompagne plus, depuis deux ans déjà, le groupe en tournée. Le travail en studio le passionne et le dévore. Grande est la tentation, après s'être émancipé de la tutelle de Murray Wilson, père cogneur (Brian lui doit son oreille sourde) et premier manager du groupe, de quitter aussi les autres Boys pour s'affirmer enfin seul. Ses nouveaux alliés, l'attaché de presse David Anderle, le parolier

Van Dyke Parks, deux figures branchées de Los Angeles, le poussent en ce sens.

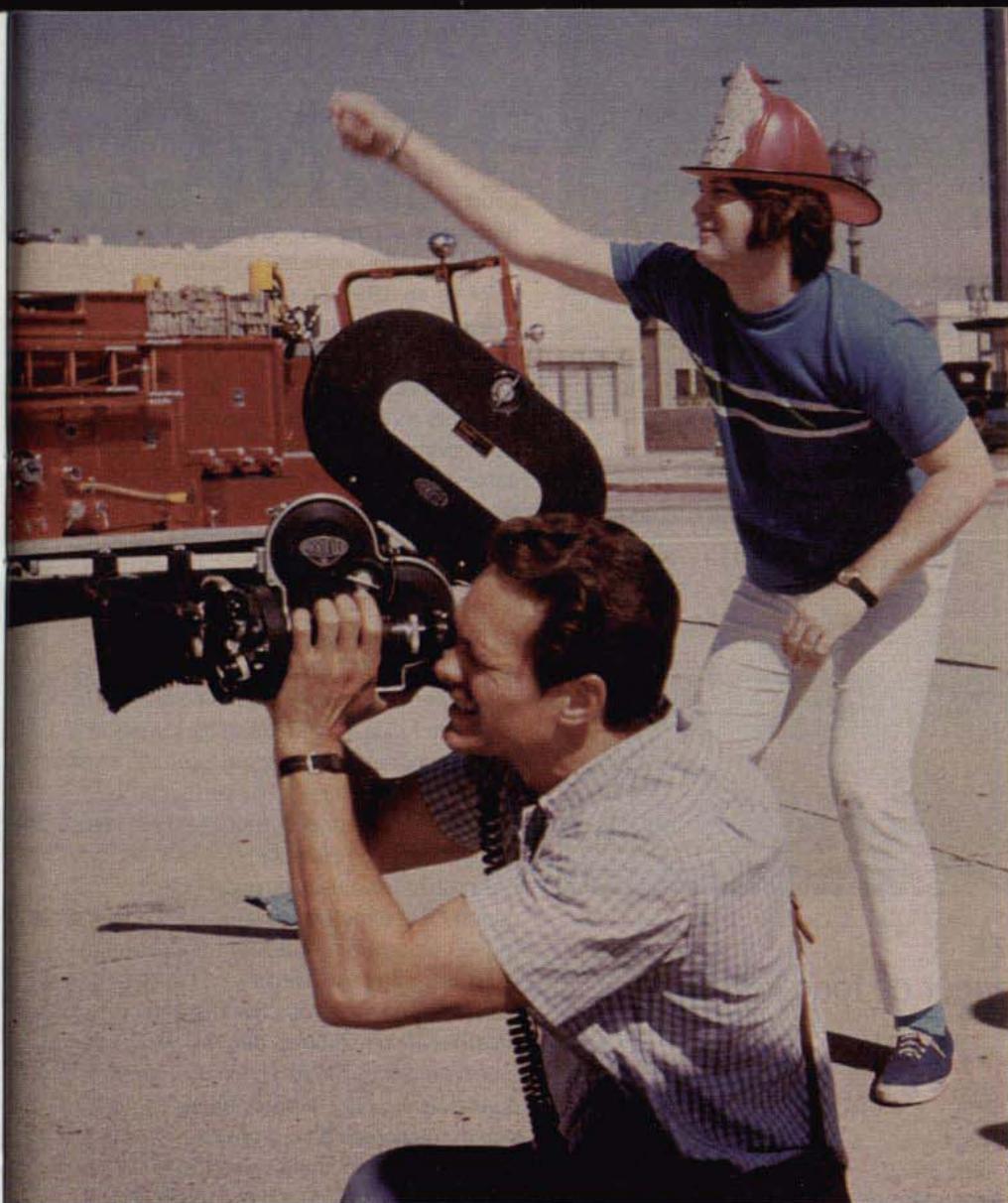
Mais les mois passent et Capitol ne voit rien venir. Brian Wilson est enfermé, terré dans *Smile*. Sa consommation effrénée de drogues variées le désinhibe, mais il ne paraît plus capable de composer que par fragments. Les légendes fleurissent, toutes ensuite avérées : après le living transformé en bac à sable et les réunions ou séances d'en-



registrement tenues dans une piscine vide, c'est l'épisode de *Fire*, morceau pour lequel Wilson exige de ses musiciens le port du casque de pompier. Qu'un incendie se déclare dans l'immeuble voisin et sa parano galope. Chaque innovation sonore est prétexte à rituel : pour *Vega-tables*, tout le monde mâchonne dans un studio rempli de légumes. Paul McCartney, qui passait par là, mâchonne en chœur.

## À voir

en concert à l'Olympia,  
à Paris, le 14 mars.  
Tél. : 08-92-68-33-68.



A gauche, en concert à Londres (20 février 2004). Ci-contre, tournage d'un film autour de *Fire* (1967), port du casque obligatoire !

Le complexe Beatles écrase toujours Brian, ce serait l'une des causes de l'abandon de *Smile*. Il en a lui-même fourni une explication bien simple : « *J'ai détruit Smile parce qu'il me détruisait.* » On peut affiner la sentence : Brian Wilson a tué *Smile* dans l'œuf parce que l'achever, c'était tuer les Beach Boys. Le concept annoncé de l'album était des plus fumeux, mêlant vision cosmique (une suite consacrée aux éléments) et retour aux sources musicales d'une Amérique matricielle. Wilson parlait aussi d'une « symphonie adolescente à Dieu » – titre qui pourrait mieux caractériser *Pet Sounds*.

En fait, l'écoute des morceaux qui ont échappé au désastre, et refait surface ensuite soit sur des disques des Beach Boys soit sur le marché pirate, révèle un étrange requiem. On y entend, concassée, lessivée, fragmentée à l'infini, la musique passée des Beach Boys, plutôt qu'un souriant avenir musical dont Brian aurait été le prophète. On y saisit en même temps la beauté sublime et l'indicible douleur d'un repli fœtal. Une forme d'impuissance aiguë... et salutaire. Car

tuer les Beach Boys en 1967, c'était aussi tuer Brian Wilson.

Or le type qu'on découvre sur la scène du Royal Festival Hall, s'il a tout du papy qu'on vient de tirer de sa sieste, en pantalon de survêt et polo anthracite, est bien vivant. Neuf complices l'entourent comme à la veillée – c'est le groupe Wondermints, qui l'avait déjà aidé à restituer *Pet Sounds* il y a deux ans. Un tour de chauffe piochant dans les perles intimes du répertoire (d'*In my room* à *Time to get alone*) installe une évidence : de même que Carl et Dennis Wilson, Al Jardine et Mike Love ont tant de fois chanté du Brian sans Brian – parfois même pire, en l'exhibant sur scène tel un grizzly anesthésié, comme au Palais des sports en 1980 –, on peut faire du Beach Boys sans les Beach Boys. Un matelas d'harmonies vocales évite au rescapé de se cogner dans ses propres meubles. Et puis même un peu déraillée, *God only knows* reste la plus belle chanson du monde.

Quand vient l'heure d'interpréter des morceaux de *Smile*, on retient son souffle, et au

fond tout est joué. Non seulement rien n'est vraiment nouveau, puisque, on l'a dit, le trésor de Rackham le Rouge était à Moulinsart. A savoir : un *Smile* en kit chez les disquaires, puisé d'abord dans le *Smiley Smile* publié de guerre lasse en septembre 1967 – aimable ersatz du projet maudit, plus près de Disney que de Stockhausen. Et le reste au petit bonheur. Manquait le joint (si l'on peut dire), le ciment, le souffle et les voici. Mais dans un ton parfaitement dédramatisé, à l'image de ce motif arraché au single à rallonge *Heroes and Villains*, et qui traversait les bandes inédites tel un spectre à bicyclette. Ici, c'est le jingle d'un exorcisme bon enfant.

La splendeur de *Smile* était de celles que le secret grandit. La lumière des spots ne l'éteint pas. Mais on éprouve, à l'entendre enfin comme son auteur le conçut, un sentiment double : en même temps que la réalisation du rêve, l'effondrement du mythe. Sans qu'on sache au juste si l'émotion vient de l'un, de l'autre ou simplement de la présence au cœur de cet échafaudage, aussi daté ici qu'il est là intemporel, de Brian Wilson, cet homme cabossé à la sérénité si durablement acquise, aux gestes d'enfant nerveux. Il est après tout le dernier survivant des frères Wilson, et plus que son cousin et meilleur ennemi Mike Love, le garant de l'esprit d'un groupe dont il s'est absenté depuis belle lurette.

Une fois le rideau tiré sur *Smile*, Brian et ses dévoués boys 2004 reviennent en faire une ou deux pour la route. Une ou deux autres encore... Une demi-douzaine au bout du compte, y compris les standards chromés du vieux juke-box, *Surfin' USA* et même le fameux « *ba-ba-ba* » de *Barbara Ann*, cette scie niaiseuse. De la célébration d'un Brian Wilson en sa dignité de créateur, on a glissé vers l'hommage sans fard aux Beach Boys, avec les joyeux membres suédois du petit orchestre (cinq cordes et trois cuivres) qui se trémoussent en tapant dans les mains. Drôle d'époque, décidément ● **François Gorin** (envoyé spécial à Londres)